

Rencontre entre deux intériorités

Habituellement la photographie cherche l'extériorité, elle est historiquement un outil de reproduction d'images de la réalité. Mais par quelle alchimie le photographe peut-il pénétrer l'intériorité d'un corps dansant le Butoh ? Comment « tirer » l'espace du non visible à lui ?

De manière générale, l'acte de photographier agit sur la façon de se mouvoir. Ainsi, l'appareil photo n'est pas que l'extension de l'œil, il engage la concentration du corps entier.

L'acte de photographier le Butoh partage le même état de tension, intense et instinctif que celui d'un chasseur, mais pour « attraper » quelque chose dont il ne sait rien et devant lequel il est amené à s'abandonner. Car, la danse Butoh n'est pas linéaire. Sans narration, sans repère extérieur, les stimuli visuels ne peuvent permettre de comprendre ce qui se trame dans le corps dansant le Butoh. Ce qui se passe alors est tout le contraire du logos, de la pensée. La perception est reliée, directement et de façon totale, à l'espace du non visible.

L'expérience de la danse par le biais de l'appareil crée les conditions d'une interaction perceptive qui oscille entre le corps du photographe et celui du danseur : l'énergie de celui qui s'exhibe en même temps qu'il semble dissimuler quelque chose, face à celui qui pourchasse une ombre de l'obscur. Parfois les clics de l'appareil et les mouvements du photographe influent sur la conscience du danseur et une complicité s'installe - la séduction est malicieuse et l'un teste sa concentration à l'aura de l'autre. Cette dynamique souligne le « work in process », concept qui valorise l'expérience, le processus et l'inachevé, en opposition à l'œuvre en tant produit fini.

Le danseur est dedans/dehors et joue avec la présence de l'acteur qui, muni d'un objectif, est rivé à ses moindres gestes. Il y a un dedans/dehors du regard du photographe lui-même, qui va induire la possibilité que se réalise un au-delà de la forme/matière. Et quand je dis dedans/dehors, il ne s'agit pas d'une dimension spatiale, mais de la dialectique : intériorité sans ego et conscience sociale de l'apparaître. « Sans ego » est semblable à une dynamique de présence sans jugement, et sans volonté.

Pour le photographe, le doigt sur le déclencheur agit presque à son insu : « ça » se fait, sans qu'il y pense. Et pour le danseur de Butoh, quand l'abandon est total, l'ego est sacrifié au rituel de l'instant. Nous sommes alors tentés d'immortaliser l'instant, le temps, le désir, la vie, dans une quête de la nature des choses.

Quand le photographe est en osmose avec ce qui danse dans le corps du danseur, il « souffre » avec les processus de naissance de cette danse qui cherche à advenir. Les douleurs de l'engendrement de l'autre sont aussi les siennes... Les danseurs de Butoh évoquent souvent les convulsions de cette naissance qui finalement n'a jamais lieu.

Mais ce vécu unique des sens n'a rien à voir avec la photographie. L'acte de photographier n'est pas la photographie. L'expérience intime du

photographe propulsé dans la dimension du non visible n'est pas forcément tangible sur le support photographique. La photographie va recréer l'espace en une mutation suggestive, faite de signifiants. Cette nouvelle vision, qu'elle soit intentionnelle, maîtrisée ou non, va s'ouvrir aux yeux des regardants et en renouveler l'interprétation. Il ne s'agira ni de l'acte photographique, ni même du corps dansant, mais de formes, de compositions, d'effets qui participent d'une atmosphère nourrie de signes.

Certains solistes japonais enseignent le Butoh en immersion dans la nature, pour exacerber les sens et la perception globale du monde.

L'eau, les chutes, le rocher, les champs ou la boue, la montagne, les arbres et les vents, sont des dynamiques de mise en mouvements de la chair en prise avec la synergie des éléments naturels. Un paysage extérieur est mis à contribution en faveur d'une représentation signifiante, contradictoire ou romantique, qui infiltre la dimension cognitive.

La danse, éphémère, se dissout. L'image reste, livrée aux interprétations, à une perception réactivée différemment, selon le temps et les contextes, par le regard du regardant...

Aussi, la photographie ouvre des potentiels où la vérité se révèle provisoire ...

Mirjam Morad et Laurent Ziegler, liés par le désir d'une exploration commune, proposent de partager les traces d'un paysage né de leur rencontre. Le koan cher à Hijikata « exprimer sans exprimer », créer sans but et sans forme préétablie, les a lâchés sur le terrain d'une errance attentive.

L'une a découvert un jour la relation animiste qu'entretient le danseur Atsushi Takenouchi avec la nature et en a été subjuguée. Dès lors, pour Myrjam, se dénuder du quotidien dans les étendues terrestres est un acte de sustentation spirituelle. Des images surviennent de nulle part et guident ses sens. Elle constate alors que, portée par l'espace naturel, la sensibilité fluidifiée neutralise en elle tous les affects. Ce land-art Butoh se révèle alors des profondeurs telle une mémoire atavique, et attise le sentiment d'une unité empathique globale avec le monde.

L'autre, danseur moderne et contemporain, rencontre Ko Muroboshi qu'il va suivre durant plusieurs années. Le Butoh de Ko déclenche en Laurent Ziegler la perception d'un « au-delà de » la forme et de la matière qui va le conduire à abandonner la scène pour intégrer le média photographique. Il découvre la force de l'« image aveugle » qui l'amène instinctivement à fermer l'œil au moment où le doigt appuie sur le déclencheur. Un réflexe qui deviendra une conscience, une voie tangible vers cet « au-delà de » toute chose.

Un sentiment de confiance caresse les processus de création intuitifs entre les deux artistes. Mirjam Morad et Laurent Ziegler signent un recueil photographique qui trace le parcours intime, et parfois douloureux, d'une transmutation authentique.

Nourit Masson-Sékiné
Strasbourg, octobre 2015

